

Duel au jardin

« **V**ous comprenez, Augustin, c'est pour nous une véritable vaine que d'être ainsi chargés de cette tâche... et nous ferons en sorte d'y apporter tout le talent nécessaire à la création d'une véritable œuvre ! »

Agitant ses manches sous mon nez, M. de Dubrac punctua sa phrase d'un ample mouvement des bras et des mains.

Un cahot de la calèche lui fit brusquement perdre l'équilibre et il se retrouva presque projeté sur le plancher de bois, ce qui coupa court à ses démonstrations d'éloquence. Il ronchonna alors contre l'état de la route, la vétusté de la voiture, la lenteur des charnières qui nous tiraient et, comme je me contentais de sourire, il se replongea dans la lecture d'un livre qu'il avait déjà lu mille fois : *Les promenades de Paris* de Jean-Charles Alphand. M. de Dubrac nourrissait une fervente admiration à l'égard de cet auteur. Il ne pouvait traverser Paris sans s'extasier sur les transformations opérées par cet ingénieur du paysage dans le

bois de Boulogne ou dans quelque autre lieu de la capitale. Pour lui, Alphand était aux parcs et aux jardins ce que Haussmann avait été aux rues et aux avenues. Ainsi, il n'y avait pas une journée, une heure, sans que M. de Dubrac louât les travaux de cet homme ou qu'il s'en inspirât pour les siens.

C'était ce goût de la nouveauté et de solides connaissances en botanique qui avaient finalement valu à M. de Dubrac le privilège d'être choisi pour aménager les jardins du château de Villois, que M. Bontempéré tenait depuis peu de l'infortuné dernier héritier de la lignée.

Et voilà pourquoi, moi, portefaix et porte-plume, j'accompagnais M. de Dubrac dans son voyage à destination d'un lieu perdu de France, situé quelque part sur les rives de la Loire. Les termes de mon engagement étaient peu clairs mais la nécessité m'avait poussé à accepter cette place où j'étais certain de faire bonne chère, à défaut de percevoir un bon salaire.

J'avais espéré que les fatigues du voyage tempéreraient l'exubérante logorrhée de mon patron, mais ce dernier, bien au contraire, était devenu de plus en plus volubile à l'approche du terme de notre voyage.

La lecture le lassant, M. de Dubrac passa sa tête par la fenêtre de la portière et héla le cocher pour s'enquérir de la distance qu'il nous restait à parcourir. L'homme répondit qu'il n'y avait plus guère que quelques lieues avant de parvenir à destination. Lorsque M. de Dubrac se rassit sur sa banquette, il croi-

Duel au jardin

sa mon regard et nous éclatâmes de rire. Grands dieux! L'expression des distances en lieues n'était plus la règle depuis longtemps! Cette contrée vivait bien au rythme d'un autre temps que le nôtre, et c'était sans doute là l'un de ses charmes, les autres tenant aux plaisants paysages que nous apercevions par les portières. Depuis un long moment, nous longions l'Indre, un plaisant cours d'eau, et partout où le regard portait, nous apercevions de charmants monuments, des collines verdoyantes, des ruisseaux qui échantraient la terre pâle et révélaient ainsi la gorge de doux vallons.

Enfin, alors que le soleil entamait sa chute, le cocher frappa du manche de son fouet le toit de la calèche afin de nous signaler que nous arrivions.

Effectivement, quelques tours de roues plus tard, nous surplombâmes un doux val qui servait d'écrin à une noble demeure, elle-même sertie dans de magnifiques parcs et jardins à la française. Des broderies de buis, aux motifs compliqués, évoquaient par endroits les symboles des vieilles armes de l'auguste famille à qui avait appartenu ce lieu. Un canal en eau formait le grand axe à partir duquel s'organisaient tous les jardins. Au nord, il baignait les glacis engazonnés, au sud, il semblait se poursuivre à l'infini grâce à de larges trouées percées dans la forêt. Au loin, toujours en direction du septentrion, ses eaux bleutées semblaient rejoindre le fil d'argent de la Loire. J'étais trop loin pour pouvoir l'apprécier, mais apparemment les soins apportés à ce domaine étaient sans faille.

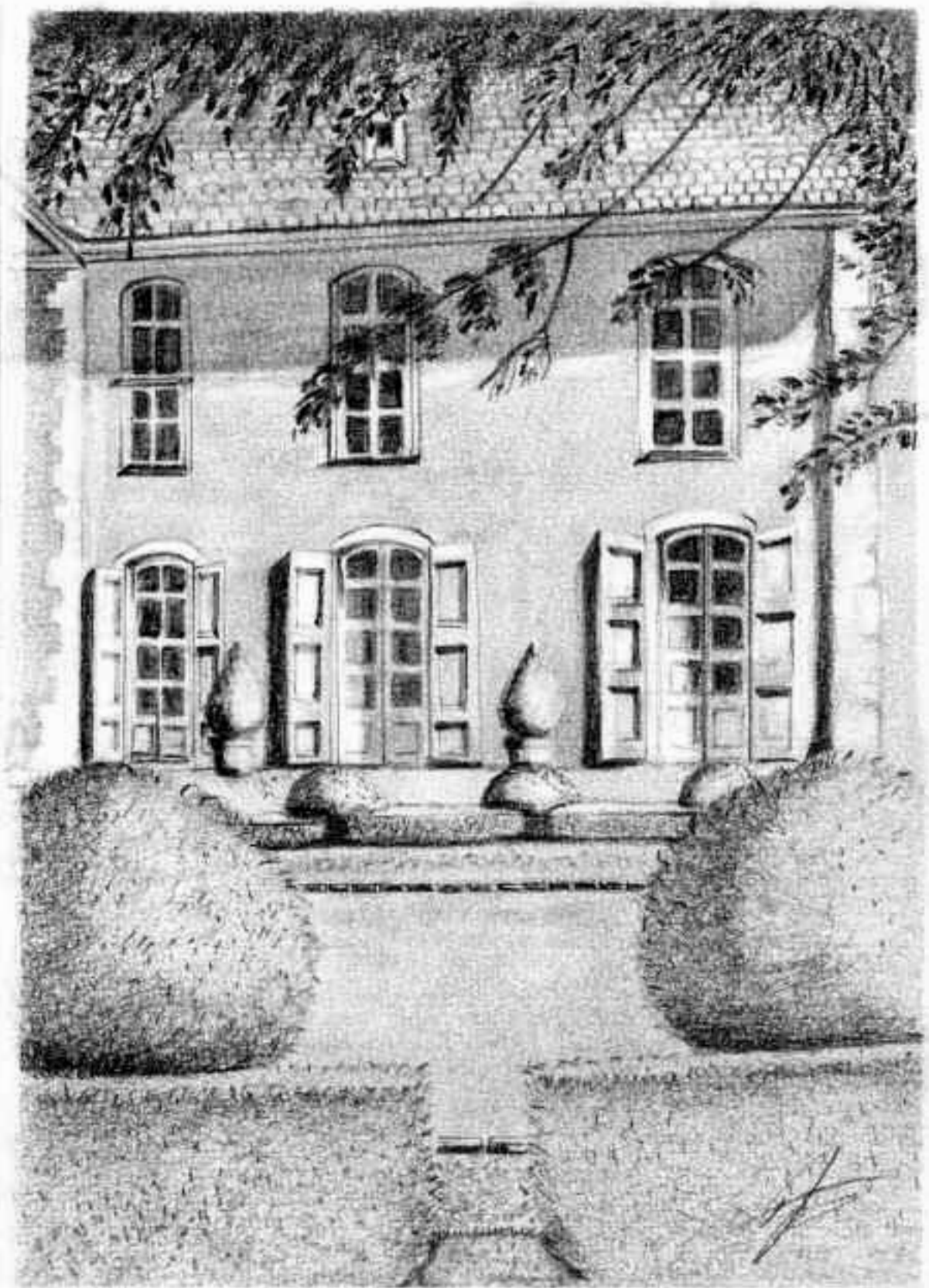
À première vue, l'ensemble de la propriété semblait de dimension modeste, mais il était difficile d'en juger, aucun élément du paysage alentour ne permettant la moindre comparaison. Ainsi, par une subtile illusion, le regard ne savait si ce château magnifiquement composé était une miniature ou, au contraire, une immense demeure perdue au milieu des terres.

« Quelle horreur ! »

L'exclamation me rappela l'existence de mon patron et, lorsque je vis sa moue de dégoût, j'en devinai immédiatement les raisons.

M. de Dubrac ne jurait plus que par l'art paysager et les jardins à l'anglaise, jardins qu'il avait eu l'occasion de parcourir longuement, me disait-il, lors de sa fuite à Londres, durant les événements survenus à Paris avant le retour de l'Empire. Pour lui, lignes droites, rectitude, symétrie étaient les nouveaux ennemis à combattre, comme si les jardins d'antan rappelaient une époque qu'il fallait bannir à son tour.

Comme pour mieux prolonger le supplice que lui infligeait cette vue, la route descendait doucement et par maints lacets jusqu'aux grilles du château de Villois. Nous roulâmes ensuite sur une souple allée de gravillons, bordée de chaque côté par une double rangée de marronniers en fleur, puis nous franchîmes un petit pont qui enjambait d'anciennes douves. Ces dernières, vidées de leurs eaux, offraient une surface engazonnée et garnie de petits parterres fleuris dont le parfait alignement était souligné par des topiaires plantées



Duel au jardin

en leurs centres. Le tout était charmant et fort coquet. Le soin apporté à cet espace, généralement négligé dans les châteaux, traduisait un sens remarquable de la composition.

La calèche s'arrêta dans une cour délimitée par les vestiges du château féodal. Une partie de l'enceinte avait été arasée, et ses flancs intérieurs comblés afin de réaliser une vaste terrasse qui surplombait ainsi tout le parc. L'accès au château proprement dit se faisait en passant un fossé, sans doute conservé pour que son tracé est-ouest dégage la vue sur les côtés de la propriété. Ainsi, du centre de la terrasse, il était permis d'embrasser du regard tout le parc et les jardins, et de jouir de toutes les perspectives qui y étaient dessinées.

Se tenant les reins, M. de Dubrac descendit de la calèche en poussant un profond soupir de soulagement. J'en fis autant et retrouvai avec un plaisir sans pareil le contact avec le sol ferme.

Un valet, vêtu d'une tenue affreusement démodée, sortit pour nous accueillir et descendre nos malles. Ces dernières étaient aussi lourdes que nombreuses, aussi fit-il appel à un jeune jardinier qui passait sur la terrasse, des outils à la main.

Le jardinier avait à peine lâché bêche et râteau qu'un hurlement nous fit sursauter. Les deux serviteurs, visiblement habitués, n'avaient pas bronché. Nous levâmes les yeux. Sur un balcon se tenait un féroce barbon, dont la bouche, manifestement, avait produit cet aboiement.